Document generated on 04/16/2024 12:35 a.m.

Voix et Images

Le « réveil rural » ... ?

Jean-Pierre Duquet

Volume 7, Number 1, Fall 1981

Adrien Thério

URI: https://id.erudit.org/iderudit/200316ar
DOI: https://doi.org/10.7202/200316ar

See table of contents

Publisher(s)

Les Presses de l'Université du Québec

ISSN

0318-9201 (print)
1705-933X (digital)

Explore this journal

Cite this article

Duquet, J.-P. (1981). Le « réveil rural » ... ? *Voix et Images*, *7*(1), 195–197. https://doi.org/10.7202/200316ar

Tous droits réservés © Les Presses de l'Université du Québec, 1981

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Le «réveil rural»...?

par Jean-Pierre Duquet

Le retour à la terre n'est pas terminé pour tout le monde : deux téléromans de Radio-Canada, au cours de la saison 1980-1981, ont fait leurs beaux soirs de la glèbe ancestrale et de la vie simple et tranquille (du moins en apparence) de la paysannerie «ancienne» ou actuelle. À dire vrai, les semailles et les moissons étaient plutôt dans les deux cas prétextes à montrer petits conflits et tableaux de mœurs qu'à entonner le chant des sillons. Et pourtant, il s'agissait bien dans l'une et l'autre série de la vie campagnarde, à deux époques très différentes de l'histoire du Québec: l'entre-deux-guerres et aujourd'hui. De plus, les auteurs de *Terre humaine* et du *Temps d'une paix* ont d'évidence deux visions du monde, deux conceptions de la psychologie du personnage, deux façons d'inventer et de conduire les situations. Mais autant l'un s'accommode aisément de dialogues frelatés, bourrés de clichés éculés et de vérités premières, autant l'autre réussit à donner à chacun de ses épisodes une résonance d'authenticité et de vérité à laquelle on ne peut pas ne pas être sensible. En l'occurrence, c'est l'histoire la plus ancienne qui demeure de loin la plus captivante.

Mia Riddez-Morriset s'est reconvertie dans l'habitant à la moderne après s'être doucement engluée, d'interminables années, dans la mélasse innommable de la Rue des Pignons. Usé jusqu'à la corde, le «tapis de Turquie» made in Hong Kong a fait place à la catalogne en Phentex de la campagne de Joliette. Petits malheurs et petits bonheurs de la vie quotidienne. Au centre des opérations, deux personnages stéréotypés du clan Jacquemin, famille de gros fermiers pas riches mais vivant bien: Pepère, l'aïeul «plein d'usage et raison», qui n'en revient pas de se voir peu à peu mis au rancart par la vie, à 87 ans; et sa Tite-Fleur, charmante rêveuse dans la vingtaine, qui croit encore au grand Amour et au prince charmant. Toujours éplorée, allant de chagrin en déception, avec des idées bien arrêtées sur le garçon qu'elle épousera (mais existe-t-il?), et son affection sans bornes pour Pepère, qui confine à l'idôlatrie.

Ici, tout est prétexte à moralisation et étalage de bons sentiments: sous les dehors d'une certaine ouverture à la vie et aux problèmes actuels (les couples qui se défont, la drogue, etc.), c'est en vérité «le beau métier

d'agriculteur» et les valeurs traditionnelles qui sont célébrées: la «sagesse» toujours un peu simpliste de l'auteur s'exprime dans des aphorismes comme: «La paix, c'est dans le travail qu'on la trouve.» C'est tout dire. Ou encore, dans des constatations aussi profondes que «Le bonheur parfait, ça existe pas sur terre!»; ou bien: «Que les jeunes sont donc changeants!». Mais autrement, l'essentiel nous ramène presque toujours au rapport amoureux montré sous divers éclairages, depuis le couple d'âge mûr où la femme avoue que sa force vient de celle de «son homme», jusqu'à l'annonce de la séparation du fils («On est pas forcés de s'endurer comme dans votre temps!»). Il y aura aussi la question du mariage civil, face à un curé compréhensif qui déplore l'intransigeance de l'Église sur ce problème. Comme dans tout courrier du cœur qui se respecte, l'andropose sera abordée au passage, et le démon de midi, et l'échec appréhendé du couple, puis la vieille tendresse maritale et la «récupération» des jours d'indifférence et de routine affective par un renouveau de compliments et de chatteries débridées. Tout y passe, y compris la dépression nerveuse et les vieux parents à «placer».

Vers la fin de la série, Tite-Fleur avait enfin trouvé l'Amour en la personne d'un sien cousin un peu lent qu'un voyage en France a déniaisé. Elle découvre, éblouie, qu'il ressemble à Pepère (quand on vous disait qu'elle était amoureuse de son pepère!). Aux dernières nouvelles, le mariage était en vue. Peu avant la fin, on avait annoncé la démission de trois des principaux comédiens pour cause de cachets insuffisants. Hélas, tout semble s'être arrangé. Suite, pour l'édification des bonnes âmes et l'attendrissement des chaumières, à la rentrée d'automne.

Les textes de Pierre Gauvreau sont bien autre chose. La principale réussite du *Temps d'une paix* vient de la fidélité de la récréation d'une atmosphère d'époque (appuyée, il est vrai, par des décors et des costumes d'une justesse indiscutable, sans pour autant tomber dans la reconstitution maniaque). Le paysage de Charlevoix, déjà, est admirable, l'un des plus «humain» du Québec. La figure centrale est ici Rose-Anna Saint-Cyr, veuve pétulante et femme forte qui ne s'en laisse jamais conter.

Nous sommes tout juste après 1918 (toute la question des déserteurs, face à la «bravoure» des bons soldats et des braves jeunes officiers...). Outre les filles et le fils de Rose-Anna, se retrouvent le maire du patelin, veuf comme par hasard, aux idées modernes, séduit par le progrès et amoureux de Rose-Anna; le curé débonnaire, les notables de Québec en villégiature à la Baie Saint-Paul (le notaire plus collet-monté que nature, très «Notre foi, notre langue, notre sol!», et sa femme soumise et effacée jusqu'à l'inexistence). Après les mises en place que nécessite toute nouvelle télésérie, se dessinent peu à peu les lignes de force, autour du pivot central qu'est Rose-Anna: les temps qui changent, le Québec qui entre enfin dans le XXe siècle, les destins individuels dont l'un des plus suivis est celui de Juliette, fille de Rose-Anna.

Enceinte des œuvres du séduisant officier en vacances chez ses patrons, la petite bonne entreprend son ascension sociale, comme on dit: le sens de

l'honneur du père du jeune homme, tout autant que celui du fils, fait que Juliette échappera vraisemblablement à un mariage forcé dans ses campagnes, ou à l'opprobre attaché alors à une situation comme la sienne. Rose-Anna qui sait (ou qui devine) toujours tout, viendra à Québec mettre le notaire Savary au fait des débordements de Raoul, sans exiger quoi que ce soit cependant: sa fierté le lui interdit. Quant à Juliette, vraie fille de sa mère, elle affirme n'avoir besoin de personne, prête à mettre au monde et à élever son enfant seule s'il le faut. Un émissaire des Savary se présente, venant annoncer officiellement la demande en mariage qui se fera effectivement au téléphone, depuis Québec, dans une scène aussi émouvante que loufoque.

Signes des temps: la «pompe à gaz» de Joseph-Arthur, l'irruption du téléphone dans les campagnes. Les filles tournent le dos à la terre, ne rêvant que de Québec, de manufactures, de «liberté». Tout à l'opposé, Memère Bouchard, l'aïeule à la pipe, bon pied bon œil, représente un reste de vie patriarcale telle qu'on l'imagine au XIXe siècle; à la sagesse tranquille de ses réparties répondent les rires idiots de Tit-Coune, le demeuré de village, recueilli lui aussi par Rose-Anna qui le traite comme un être humain. Le curé incarne l'autorité absolue, entre les politiciens et les notaires. La pipelette du coin est le seul personnage qui soit peut-être un peu trop appuyé, caricature oblige.

Ce qui frappe, dans cette première saison du *Temps d'une paix,* c'est d'abord l'unité d'un épisode à l'autre; la solidité de la construction et de la progression qui, bien que sur un registre différent, et à plus de vingt-cinq ans d'intervalle, n'est pas sans rappeler la qualité du *Survenant* de Germaine Guèvremont. Aux «liards géants» du Chenal du Moine répondent les grands arbres de Charlevoix, et le tableau de la vie de ces deux époques très proches l'une de l'autre, que seule la Grande guerre sépare, se retrouve aussi convaincant chez Gauvreau que chez Guèvremont. Suite, heureusement, à la rentrée d'automne.